

TEMPERATURE Du 28 Juin 1901. Table with columns for time (Matin, Midi, P. M., N. P. M.) and temperature (Fahrenheit, Centigrade).

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAIN DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS AU BUFFALO "CIRCULATION BU BUREAU", 302 MAIN STREET.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 28 juin. Indications pour la Louisiane - Temps - une partie couverte avec ondées près de la côte samedi et dimanche; vents frais de l'est.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Premières années. Jubilé. Les arts de la Femme, poésie. Kerkstall. Les scrupules d'Octave. Les deux mortes. La mode. La Ténéreuse, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffres. L'Actualité, etc., etc.

LE MAINTIEN

DE LA

Quarantaine contre Cuba.

Voilà longtemps que les observateurs sérieux, spécialistes de toute sorte - hommes d'affaires, économistes, statisticiens et médecins - suivent d'un oeil attentif les agissements de nos bureaux de santé des Etats du Sud et particulièrement les mesures prises par celui de l'Etat de la Louisiane ou de la Nouvelle-Orléans - ce qui est tout un pour nous, et il n'y a qu'une voix, ici et ailleurs, pour rendre justice, une justice éclatante, au zèle éclairé, au savoir incontestable et incontesté, à la justesse de coup d'oeil, à la promptitude d'action dont on fait preuve, depuis longues années, ceux qui sont chargés de veiller sur la santé de nos populations et de nous préserver des invasions des maladies contagieuses qui nous proviennent de nos voisins des Antilles et de l'Amérique Centrale. Rien de plus naturel que cette sollicitude de la part du public et de notre bureau de santé. Ne sommes-nous pas, par notre position géographique au centre des côtes septentrionales du Golfe du Mexique, et par les embouchures de notre grand fleuve qui relie le centre de l'Union aux pays infectés de la fièvre jaune, le plus exposé de tous nos Etats à cette terrible invasion ? Le rôle que nous jouons en pareille circonstance est d'autant plus important, que nous avons

affaire dans l'ouest et dans le nord est à des populations sujettes à passer à chaque instant de l'extrême terreur à l'extrême sécurité. Travaillées à la fois par l'esprit de lucre qui les tatonne sans cesse et par l'instinct de conservation qui est toujours si vivace chez les individus comme dans les sociétés, elles éprouvent constamment des soubresauts qui les jettent d'un excès dans l'autre et les poussent à prendre, soit à droite, soit à gauche, sans raison valable et sans influence d'un égoïsme parfois injustifiable, des mesures nuisibles, tantôt à la salubrité publique, tantôt aux intérêts les plus légitimes du commerce.

Le rôle des autorités sanitaires de la Louisiane, en pareille occurrence, est tout indiqué d'avance; c'est celui de modérateur entre les deux partis extrêmes. Ni tant qu'elles n'ont fait des études sérieuses sur la terrible épidémie dont nous sommes menacés à chaque moment; ni n'a acquis d'expérience en cette matière; ni ne sait comme elles, le point juste où il faut s'arrêter pour arriver à une solution efficace et adéquate du redoutable problème quarantenaire.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Un homme du nord, un officier de l'armée des Etats-Unis, le capitaine Glennon, transplanté à la Havane dont il dirige le bureau de santé et au zèle égal, dans le passé, nous nous plions à rendre hommage, a réuni avec Paide de ses collègues, à arrêter la marche du fléau, à le faire disparaître même momentanément de l'île qui lui servait jadis de foyer.

Qu'il soit ébloui de ce succès, nous le concevons et nous l'en félicitons, mais que dans l'élan de la victoire il demande la levée brusque de la quarantaine entre Cuba et les Etats-Unis, c'est ce que nous ne comprenons pas, et nous nous permettons de protester avec tous les bureaux de santé de notre région. C'est à l'initiative hardie et habile du Dr Souchon que nous devons le maintien de cette précieuse quarantaine.

La lutte a été vive. Le capitaine était énergiquement secondé par le commerce du Nord qui tenait avant tout à la reprise des communications sans retard ni entraves, et l'on sait à quel point le nord est opposé à ses desseins et combien chez lui, est après l'amour du gain. A entendre ses défenseurs, en sacrifiant ses intérêts à ceux du Sud, le politicienisme lui-même s'était mis de la partie, et protestait contre une mesure dont l'exécution faisait les affaires de la démocratie.

Fort heureusement le bon sens et le patriotisme l'ont emporté dans les conseils du gouvernement. Le chirurgien en chef du service de la marine des Etats-Unis s'est hautement prononcé en faveur du maintien de la quarantaine aux applaudissements du corps médical de toute l'Union. Il en était temps; l'alarme commençait déjà à se répandre dans le pays. On ne peut assez le féliciter de la campagne qu'il a entreprise, et de la victoire qu'il vient de remporter. C'est un grand service qu'il rend ainsi, non seulement au Sud et au Nord de l'Union, mais aussi à toute l'humanité. On ne saurait prendre trop de précautions contre le fléau des contagions à une époque comme la nôtre où la rapidité des communications engendre tant de dangers et ne laisse aucun pays à l'abri de leurs atteintes.

ALLEMAGNE.

On lit dans la "Gazette de l'Allemagne du Nord": Les "Dernières Nouvelles" de Berlin, ont critiqué plusieurs fois rééditant le récit paru dans un journal de Paris, récit attribué à M. Guinez, commandant du yacht "Prince de Monaco", mort dans l'intervalle, et d'après lequel l'empereur d'Allemagne aurait, il y a deux ans, lors de sa visite à bord du vaisseau-école français à Bergen, fait les déclarations suivantes: "Tout l'avenir serait dans une alliance franco-allemande contre l'Angleterre."

En présence de Guinez, l'empereur aurait ajouté que l'Alsace-Lorraine était un toisé qui, au grand regret de l'empereur d'Allemagne, sépare la France de l'Allemagne.

Les "Dernières Nouvelles" de Berlin écrivent que, dans ce récit, il n'y avait pas, cela va sans dire, un seul mot de vrai; nous ne pouvons que confirmer cette affirmation en ajoutant que, à notre connaissance, ce n'était par M. Guinez, mais un officier anglais qui commandait le yacht en question.

La "Gazette de Voss" annonce que l'empereur ira avec le roi d'Angleterre à Mayence le 14 août; il y passera la revue de la garnison.

Le "Lokalanzeiger" publie un article sur la Triple, relevant les symptômes de désaffection à l'égard de l'Allemagne et de l'Autriche qui se sont manifestés à la Chambre italienne non seulement les députés, mais même les ministres, paraissent désemparés et constatent, en outre, que l'influence de la reine Hélène se fait sentir en faveur de l'alliance de l'Italie avec la France et la Russie.

Le "Lokalanzeiger" espère que M. Crispi fera entendre sa voix en faveur de la Triple.

L'empereur Guillaume II vient de publier un décret par lequel il détermine la forme et la nature des médailles commémoratives de l'expédition de Chine. En vertu de ceci, il est institué: 1. une médaille de bronze qui sera décernée aux officiers, sous-officiers et soldats des armées de terre et de mer qui ont pris une part effective aux opérations, ainsi qu'aux militaires étrangers qui ont combattu aux côtés des troupes allemandes; 2. une médaille en acier à laquelle auront droit toutes les personnes, civiles ou militaires, qui, d'une manière ou de l'autre, auront contribué aux préparatifs de l'expédition. Sont compris dans ce nombre, les membres des sociétés de secours aux blessés et les équipages des navires marchands qui ont transporté en Chine le personnel et le matériel du corps expéditionnaire.

La face, qui est la même pour les deux médailles, porte un aigle qui tient dans ses serres un dragon; sur le revers de celle en bronze figure un W surmonté de l'inscription: "Aux combattants victorieux 1900, Chine, 1901." Le revers de celle en acier porte un W avec en exergue: "Services rendus au corps expéditionnaire de Chine."

Le ruban de cette décoration, long de 36 millimètres, est de couleur orange, bordé d'un mince liséré blanc, traversé de raies alternativement rouges et noires, et muni d'agrafes en cuivre doré indiquant le nom des affaires auxquelles les titulaires ont pris part.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 61,60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

UN DISCOURS DE M. MÉLINE.

D'un correspondant à Epinay. A l'occasion du comice agricole un banquet de deux cents convives a eu lieu sous la présidence de M. Méline.

Au dessert, M. Krantz a porté à la santé du président de la République. Puis M. Méline a pris la parole. Son discours a été entièrement consacré aux questions agricoles: il s'est longuement étendu sur la crise qui traverse actuellement l'agriculture qui a pour cause "la dépréciation, l'avitaillement des cours des principaux produits agricoles, du blé, du vin, du gros bétail, des œufs, des huiles, des pommes de terre, du fromage, etc., etc."

M. Méline estime que cette crise serait beaucoup plus intense, si en 1891 et 1892, la France n'avait pas inauguré un nouveau régime économique. Il fait l'éloge de ce régime économique qui, dit-il, a donné comme profit au pays 500 millions en moyenne par an, ce qui fait près de quatre milliards dans les huit dernières années.

Mais à l'heure actuelle d'autres remèdes s'imposent: le but à atteindre, c'est l'élevation du prix de vente des produits agricoles à un taux rémunérateur qui permette à l'agriculteur de couvrir ses frais d'exploitation et qui lui laisse une marge raisonnable de bénéfices. Mais comment l'atteindre et quels sont les moyens à employer pour cela? Ces moyens, M. Méline les examine successivement: d'abord il croit nécessaire de réviser notre système d'admission temporaire en ce qui concerne les céréales. Puis il préconise la constitution de sociétés coopératives de vente. De cette façon, les producteurs seraient maîtres des cours et le prix du blé, qui est actuellement en France 16 fr. 50 le quintal, pourrait atteindre un taux plus rémunérateur.

Cette organisation de la vente, déclare M. Méline, constitue la dernière étape du progrès agricole, et c'est sur elle que doit se porter désormais tous les efforts de nos agriculteurs.

Le discours de M. Méline a été salué par de nombreux applaudissements.

La Revue du 14 Juillet à Paris.

De même que les années précédentes, les cartes pour la revue du 14 juillet seront distribuées: 1o Aux membres du Parlement, par les soins des questeurs du Sénat et de la Chambre; 2o Aux membres de la presse par le ministère de l'intérieur; 3o Aux membres des corps constitués, par leur secrétaire respectif; 4o Aux officiers de l'armée active, de la réserve et de l'armée territoriale, par le gouvernement militaire de Paris; 5o Aux fonctionnaires des administrations publiques par l'administration dont ils relèvent; 6o Aux personnes de nationalité étrangère, par le ministère des affaires étrangères (direction du protocole).

Le nombre restreint de places dans les tribunes et enceintes de Longchamp ne permet pas au cabinet du ministre de la guerre de donner une plus grande extension à la distribution des cartes d'entrée.

Cette distribution, limitée dans les conditions ci-dessus, commencera le 1er juillet et sera complètement terminée le 11.

La reine Ranavalona a tenu à revoir l'Exposition de l'Enfance, tant avait été vif le plaisir qu'elle y avait trouvé à sa première visite. Elle y est donc retournée, accompagnée de Rainazindrazana. Elle fut reçue à l'entrée par M. Rollet et par les organisateurs, qui, à son intention, avaient préparé un divertissement des plus gracieux et des plus aimables. C'était, dans le grand hall, une répétition de la petite classe de l'Opéra, sous la direction de Mlle Bernay. Et, aux évolutions de ces mignones ballerines, Ranavalona témoignait du plus vif intérêt. Elle avait près d'elle, assistant à ce charmant spectacle, Mme la marquise de Sonilla, présidente de l'Œuvre du vestiaire des petits enfants pauvres; Mme Pierre Baudin, la comtesse de Talleyrand-Périgord, M. Lemaire, Renoir, Klein et Ranavalona. Elle entendit ensuite au "Théâtre Rose" deux petits prodiges: un violoniste de quatorze ans, Mlle Goldberg, et une mandoliniste de huit ans, Mlle

Victimes des cannibales.

Le "Daily Telegraph" publie des détails inédits sur le massacre dans la Nouvelle-Guinée, de quatre membres de la société des missions de Londres et de onze indigènes chrétiens.

Le chef d'une tribu avait invité les missionnaires et leur suite à venir le visiter; mais, pendant la route, une bande d'indigènes les fit prisonniers et les conduisit dans un village où se trouvaient réunis 800 cannibales.

Le chef de la mission fut assassiné à coups de massue, au moment où il parlait au chef de la tribu, et ensuite décapité. Les autres furent enfermés pendant la nuit et tués le lendemain matin. Les corps furent dépecés et des quartiers de chair furent envoyés dans les villages voisins.

Les steamers "Parna" et "Merrie-England" débarquèrent une expédition chargée de punir les cannibales. Cette expédition détruisit toutes les huttes, mais on ne connaît pas encore le nombre des anthropophages tués.

CHoses ET AUTRES.

Mme Sarah Bernhardt aura connu toutes les émotions. Un journal sportif annonce, en effet, que la grande artiste vient d'accepter les fonctions de juge à l'arrivée dans les courses cyclistes que donnera à Putney, près Londres, le Theatrical Cycling Club, association semblable à celle qui existait autrefois à Paris sous le nom des "Incrédules".

Le monument d'Edouard Pailleron s'éleva bientôt, suivant toutes probabilités, sur une des pelouses du parc de Monceau. Il ne s'agit plus que d'une autorisation du Conseil municipal, et rien ne peut faire supposer qu'elle soit défavorable. C'est M. Maurice Spronck qui a l'agréable tâche de soutenir la pétition du comité du monument. Le conseiller du quartier du Gros-Caillois estime que la place du buste d'un des plus brillants représentants de l'esprit parisien se trouve tout indiquée dans un de nos jardins publics, "en cette nature un peu artificielle, élégante et mondaine dont le caractère est en quelque sorte de même essence que le charme de son talent". Le Conseil municipal ratifiera certainement cette appréciation.

La reine Ranavalona a tenu à revoir l'Exposition de l'Enfance, tant avait été vif le plaisir qu'elle y avait trouvé à sa première visite. Elle y est donc retournée, accompagnée de Rainazindrazana. Elle fut reçue à l'entrée par M. Rollet et par les organisateurs, qui, à son intention, avaient préparé un divertissement des plus gracieux et des plus aimables. C'était, dans le grand hall, une répétition de la petite classe de l'Opéra, sous la direction de Mlle Bernay. Et, aux évolutions de ces mignones ballerines, Ranavalona témoignait du plus vif intérêt. Elle avait près d'elle, assistant à ce charmant spectacle, Mme la marquise de Sonilla, présidente de l'Œuvre du vestiaire des petits enfants pauvres; Mme Pierre Baudin, la comtesse de Talleyrand-Périgord, M. Lemaire, Renoir, Klein et Ranavalona. Elle entendit ensuite au "Théâtre Rose" deux petits prodiges: un violoniste de quatorze ans, Mlle Goldberg, et une mandoliniste de huit ans, Mlle

Le Kossekhou Japonais.

Cette fête, nous apprend le "Journal des Voyages", se célèbre à la fin de mai ou au commencement de juin. C'est au Japon la fête par excellence des enfants; c'est aussi la fête des cerfs-volants, distraction si chère à ce peuple. Partout, sur les collines, ils volent et planent avec orgueil, superbement peints de figures extravagantes, représentant des monstres de cauchemar, des soleils, des lunes, toute sorte de constellations connues et inconnues; c'est une mêlée chatoyante indescriptible.

On se presse sur l'herbe des prairies. Marchands de bonbons au poivre, de haricots au sucre et à la glace, de crevettes farcies, d'algues, de riz à l'eau, circulent dans la foule, sans cris, souriants et polis. Les mamans surveillent les jeux, en fumant leurs petites pipes pendant que les papas s'avouent bêtement le vin de saké [vin de riz], supportant avec une impatience digne d'éloges le grousement des trompettes de cristal, ou soufflant éperdument la marmaille japonne en dérive.

Mais la "great attraction" de ce jour c'est, quand le soleil s'incline vers l'horizon, la mort des cerfs-volants. Une guerre sans merci commence; il s'agit de trancher, par une manœuvre habile, la corde de son voisin. On s'agit, on se démeut, on s'enflamme, et, pendant ce temps, d'adroits loustics, armés de longs bambous, cherchent à s'emparer des vaincus au moment de leur chute à travers les airs. Tout ceci, venant de sa famille, appartient de droit au plus alerte à s'en emparer. Il en est d'un prix considérable, soit en raison de leur volume, soit en raison de la valeur de leurs peintures.

Enfin, quand la lune apparaît au-dessus des collines, les lanternes de couleur s'allument; les rues paroissiales, que parcourent des bandes de musiciens, s'illuminent, et papas, mamans, garçons et filles, chargés de cerfs-volants échappés au carnage, trottent au bruit des crécelles et des claquettes, pour regagner leur demeure.

AMUSEMENTS.

WEST END. Toujours grande affluence à West End pour respirer la brise vivifiante du lac et applaudir l'orchestre du professeur Rosenbecker, qui a du premier coup conquis le public orléanais.

PARC ATHLETIQUE. La charmante opérette d'Offenbach, "La Grande Duchesse", est dès maintenant rendue à merveille par l'excellente troupe d'opéra du Parc Athlétique. Les quelques imperfections de la soirée de début ont disparu et les artistes sont couverts d'applaudissements.

Mort du "Roi de Bie" de la Californie. San Francisco, California, 28 juin - William Dreabach, un des pionniers du blé, surnommé depuis nombre d'années le "Roi du Bie", est mort à San Francisco après une très courte maladie. Il expédiait du blé dans le monde entier. Il était âgé de soixante-cinq ans.

INSTITUT PICARD.

Nous avons assisté, hier matin, aux exercices de fin d'année de cette très recommandable maison d'éducation l'Institut Picard. La séance a eu lieu dans la salle de l'Union Française. Un programme court, intéressant et très varié avait été préparé avec le plus grand soin par les professeurs des diverses branches de l'enseignement; et c'est sous l'impression agréable qui nous en est restée, que nous adressons des éloges aux charmantes jeunes filles qui ont pris part. Nos premiers compliments vont aux garçons qui ont suivi d'un cœur dans lequel il n'a manqué ni d'enthousiasme ni d'allure militaire: le "Chant de St-Cyrien". Un très beau succès a été obtenu par Mlle Nelville qui part dans le "Soubouze". Puis, deux comédies sous la direction de M. J. Thorpe ont témoigné du soin donné par elle à l'enseignement de l'anglais.

Nos compliments aux élèves G. Mille L. Testart: les demoiselles Baccich pour leur excellente exécution sur la mandoline et Mlle Godin sur le piano.

Une comédie française sous l'élégante direction de Mlle Marie Reynes a obtenu un franc succès. Le public a paru beaucoup apprécier les réitations de Mies L. Godin, L. Bernadot, ainsi que le morceau sur le piano exécuté par Mies Champagne et Burch, élève du professeur Viviant.

Mlle L. Lesley a dit avec beaucoup de sentiment une pièce en vers, "Farewell to the Seniors" de Mmes Elder, le professeur bien connu. Nous regrettons que l'espace nous manque pour parler convenablement du vaudeville de Mlle E. d'Aquila. La charmante jeune fille a particulièrement brillé à cette distribution de prix, partageant les honneurs avec les autres graduelles: Mmes N. Poupart, R. Dehaup, E. Burch, E. Godin et L. Bernadot.

Nous félicitons Mlle L. Ferchaud qui Mlle Lavilleuvre a décerné une médaille d'argent pour le français. Le chœur, "Chant Vénitien", chanté avec beaucoup d'ensemble et de nuances par la classe entière sous la direction de Mlle L. Arnaud. Puis le Prof. Lesley a prononcé une allocution de circonstance et a distribué les médailles aux jeunes graduelles et des récompenses spéciales à M. C. Dittmann jr, Mies C. Lay, M. Vautier, M. Ferchaud, A. Champagne, H. Baccich, R. Lesley.

La distribution des prix a terminé cette fête scolaire en un ordre parfait. Une régate, des parents, élèves et amis conserveront longtemps l'aimable souvenir. Le personnel enseignant, la session prochaine, sera le même que celui de la session qui vient de clore; en voici la composition: Mlle Alice Gamotils, dont l'éloge n'est plus à faire, Mlle J. Lavilleuvre, Mlle E. L. Mies M. Smith, M. Campbell, de couleur. Le piano sera confié à Mlle L. Testart et M. F. Viviant; le violon, au professeur W. Haase et le chant ainsi que le solfège à Mlle L. Arnaud.

Programme. Discours de Bienvenue. Mlle N. Poupart. "The French Lesson" (English Comedy). M. S. Poully. Récitation française. M. B. Harrison. Récitation anglaise. M. B. Harrison. Chœur. M. H. Forstall. Discours. M. H. Forstall. Beauties of Paradise. M. Y. Brocard. E. Caire. "The Bald Headed Man" (récitation anglaise). Mlle Pelton. Mies Pelton. La Sérénade des Must. A. et H. ciens (duet). M. Champagne. Pantemime. 15 jeunes filles. "THE EVERLASTING TALKER". (Comédie anglaise). Personnes. Emma. Mlle L. Baccich. Mary. Mlle E. Roussel. Jennie. Mlle H. Champagne. Ella. Mlle L. Gaudin. Suzan. Mlle A. Champagne. On Venice Waters. chœur. "Lily of the Valley" [Solo]. Mlle M. Gondran. "The Conquered Banner" [récitation anglaise]. Mlle B. Lesly. Pizzicati [Solo]. Mlle A. Champagne.

Feuilleton

L'Abaille de la N. O.

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

TROISIEME PARTIE.

VII

Soit.

Le voyage fut charmant. Sa gaieté dissipa les appréhensions de Camille. Quand elle arriva à Compiègne où l'on descend quand on va à Marcellac, elle n'était pas

plus libre d'esprit et de cœur qu'au moment du départ. Elle se promettait de se contraindre contre les surprises de l'amour qui la guettait. Elle voulait ne se donner qu'à bon escient avec la certitude d'être heureuse, comme si cette certitude était en notre pouvoir et ne dépendait pas de circonstances dont l'événement et la direction nous échappent.

Mais, elle avait vingt ans, et à vingt ans, les natures les plus sages, les mieux équilibrées se nourrissent aisément d'illusions et non moins aisément prennent l'ombre pour la réalité.

Par les avenues de la forêt, les six kilomètres qui séparent le château de la station furent bientôt parcourus. Au débouché de l'une de ces avenues, au sommet d'un mamelon qui commande une vallée étroite ceinte d'arbres, le vieux manoir apparut avec sa façade imposante et massive, ses quatre tours ornées et sa terrasse monumentale à laquelle on accédait par un chemin montant.

Voilà notre maison, dit Adalbert en désignant à Camille l'ensemble majestueux de ses antiques constructions. Elle ne répondit pas. Elle admirait toute rêveuse, se demandant si les satisfactions qu'elle

trouverait dans un mariage avec Marcel pouvaient être comparées à la joie d'être souveraine de ce château, qui rappelait tout un passé d'illustration et de gloire.

La pensée qui s'éveillait en elle allait désormais l'obséder, multiplier ses idées et accroître aux dépens de Marcel Herballé les chances d'Adalbert.

L'accueil que lui fit Mme de Marcellac ne pouvait qu'encourager cette disposition nouvelle. Cette grande dame attendait ses invités sur le perron de son château, entourée de ceux qui les avaient précédés. Tout en elle marquait que c'était surtout au ministre et sa famille qu'elle voulait faire honneur.

Après avoir serré la main de Flamarin et de sa femme, elle embrassa tendrement Camille en lui disant: - Venez le voyez, ma chère petite, tout est en fête ici pour vous recevoir. Camille, un peu étourdie par les hommages qui lui virent en suite de toutes parts, n'était que trop disposée à croire qu'il y avait sous la flatteuse réception de la comtesse une arrière-pensée et que déjà les paroles de celle-ci s'inspiraient d'une préoccupation maternelle.

Camille, rentrée chez elle vers minuit et libre enfin de se recueillir, ne douta plus des intentions d'Adalbert et fut convaincue que Mme de Marcellac les approuvait. Elle ne s'expliquait pas autrement l'accueil qu'elle venait de recevoir.

Mais, alors, ses premières impressions s'affaiblirent. Un grand doute s'empara d'elle. Devant l'image de ce jeune homme d'un charme si captieux et que tout à lui semblait, elle acceptée comme s'il était l'homme qu'elle aimait.

Peut-être, à ses côtés, l'existence serait-elle plus paisible, plus simple, plus dépourvue d'éclat qu'elle l'eût souhaité. Mais, le bonheur est-il dans ce qui brille ? N'est-il pas dans ce qui dure ? Adalbert saurait-il le donner à sa femme, ce bonheur ? Avec lui, c'était la grande vie, la vie mondaine, avec ses joissances factices et fragiles. Mais que de déceptions peut être sous ses apparences heureuses ! Que ne pouvait-on craindre de cet enfant gâté, si vain, si léger, dont les défauts, favorisés par une éducation à la diable, avaient étouffés les qualités naturelles ? - Il m'apportera une grande fortune, pensait Camille. Je deviendrai, grâce à lui, une des reines du monde. Je lui devrai toutes les satisfactions de la vanité. Mais, il m'aime aujourd'hui, m'aimera-t-il toujours ? Elle retombait ainsi dans ses idées.

qu'en se montrant. Pour l'apprécier, pour l'aimer, il fallait le connaître, percer son enveloppe de froidure, arriver jusqu'à son âme où brûlait sans doute un foyer de passion. Il n'était pas brillant, mais il était sûr et sûr cœur loyal quand il se serait donné ne se reprendrait pas. Une femme comme Camille serait toujours heureuse avec un homme comme lui.

Peut-être, à ses côtés, l'existence serait-elle plus paisible, plus simple, plus dépourvue d'éclat qu'elle l'eût souhaité. Mais, le bonheur est-il dans ce qui brille ? N'est-il pas dans ce qui dure ? Adalbert saurait-il le donner à sa femme, ce bonheur ? Avec lui, c'était la grande vie, la vie mondaine, avec ses joissances factices et fragiles. Mais que de déceptions peut être sous ses apparences heureuses ! Que ne pouvait-on craindre de cet enfant gâté, si vain, si léger, dont les défauts, favorisés par une éducation à la diable, avaient étouffés les qualités naturelles ? - Il m'apportera une grande fortune, pensait Camille. Je deviendrai, grâce à lui, une des reines du monde. Je lui devrai toutes les satisfactions de la vanité. Mais, il m'aime aujourd'hui, m'aimera-t-il toujours ? Elle retombait ainsi dans ses idées.

Elle s'endormit, poursuivie par

que dans son sommeil par la vision de deux hommes qui se disputaient son cœur et qui, pour des causes diverses, lui paraissaient également, sans qu'elle eût assez d'empire sur elle-même pour se contraindre à préférer l'un des deux.

VIII

Le Conservatoire avait fermé ses portes. Les examens terminés, les vacances commencent, la ruée était devenue silencieuse, les abeilles s'étaient envolées, les unes pour y revenir à la rentrée, les autres pour n'y revenir jamais, n'ayant plus rien à y apprendre.

Ninette avait redouté par avance ces jours d'oisiveté et quoique le concours annuel qui cloît les études lui eût assuré un nouveau triomphe et vain un premier prix, elle souffrait de la monotonie de son existence dont un travail régulier ne combattait plus le vide. Accoutumée aux classes quotidiennes, elle trouvait, maintenant qu'elle en était privée, les heures démesurément longues. C'est en vain que pour en tromper la longueur, elle s'était tracé une tâche et imposé tout un programme de travail, nécessité d'ailleurs par l'intérêt qu'elle avait à ne pas oublier la science acquise en deux ans et à ne pas laisser se rouiller sa voix: ce travail auquel elle se livrait seule, sans les conseils de son professeur, n'avait pas pour elle le même charme que celui dont elle avait l'habitude. Elle exigeait plus de volonté, un effort plus grand et trop souvent il la laissait découragée, sans compter qu'obligée de rester longtemps à la maison, le fardeau des misères dont on pâtissait autour d'elle et dont elle pâtissait elle-même devenait plus lourd à ses épaules parce qu'elle en était plus souvent le témoin et la confidente. Elle conservait son immuable foi dans l'avenir. Mais, si dur était le présent que parfois cet avenir vers lequel elle marchait se voilait et disparaissait sous de sombres nuages. Le père se faisait vieux, non par l'âge, mais par suite du dépérissement de sa santé qui avait son contre-coup sur son intelligence. Il faiblissait visiblement le pauvre homme. La vie de Paris lui avait été trop rude. La position qu'il occupait au ministère ne lui offrait aucune chance d'avancement et à supposer qu'on l'y maintint même dans le cas où M. Flamarin renversé du pouvoir ne serait plus là pour le protéger, elle ne pouvait être pour lui qu'une retraite qui ne rapporterait jamais plus que ce qu'il en retirait actuellement. L'état physique et moral de la mère n'était pas meilleur. Elle avait le mal du pays. Il avait abattu son énergie. Elle ne se